

vait être tout à son élève. Et si cette dame se contentait de nier, que ferait Lucien ?

— Invoquerait-il le témoignage d'Aline ?

Et à celle-ci, venant affirmer qu'elle avait entendu la proposition, Mme Schlosser n'était-elle pas en droit de répondre ?

— Mademoiselle, ce qu'a pu me dire mon amie ne vous regarde pas, et si vous vous aviez été moins attentive à ce que nous disions et plus attentive à la leçon que vous donniez, vous ne l'auriez pas entendu, et si quelqu'un a mérité une réprimande, c'est vous.

Alice comprenait bien cela et voilà pourquoi elle conjurait maintenant Lucien de mépriser cette accusation et de ne pas s'en occuper davantage, mais le jeune homme n'était nullement de cet avis.

— Cela est impossible, dit-il ; si l'accusation portée contre moi n'attaquait que ma vie privée, qu'elle me représentât comme un ivrogne, un joueur ou un débauché, je la dédaignerais volontiers, mais elle m'atteint dans ce que j'ai de plus précieux : mon honneur ; il suffirait que le hasard la fit arriver jusqu'au ministère pour que j'en fusse honteusement chassé.

— On n'y croirait point.

— Vous y avez bien cru ! vous !

Aline baissa la tête et ne répondit rien.

Lucien se fit renseigner sur le nom et l'adresse de Schlosser. Ce premier renseignement obtenu, comme il voulait quand même tenir Aline en dehors de tout ce qui pouvait arriver, il n'alla pas au domicile du marchand de produits chimiques ; il se contenta de l'épier et le suivit un soir au café où celui-ci allait chaque soir après son dîner.

Et au lieu de rester dans la salle commune, il entra avec lui dans la pièce où Schlosser et ses amis avaient coutume de se réunir.

On regarda bien un peu cet intrus, mais comme après tout, cette partie du café était ouverte à tout le monde, personne ne s'inquiéta davantage de sa présence.

Il s'était fait servir du café.

Il suera tranquillement sa tasse, alluma une cigarette et attendit quelques instants en observant silencieusement les gens qui étaient là.

— Eh bien, mon vieux Schlosser, dit un des consommateurs en s'adressant à son voisin, je crois que nous pouvons commencer notre petite partie.

Avant que Schlosser eût répondu, Lucien s'était avancé vers lui.

— Monsieur, lui dit-il froidement, me connaissez-vous ?

— Non, monsieur.

— Cependant, monsieur, il paraît que vous prétendez me connaître.

La voix du jeune homme s'était élevée et tremblait légèrement.

Il continua ;

— Je suis Lucien Chatenay, commis principal au ministère de la Guerre.

Ce nom avait produit un effet singulier, non seulement sur Schlosser, mais aussi sur celui qui lui avait proposé de faire une partie et qui n'était autre que son ami Muller.

— Mais, monsieur, essaya Schlosser, devenu subitement tout pâle, je ne sais ce que vous voulez dire. . .

— Je veux dire, s'écria Lucien avec force, que vous vous êtes permis d'avancer que j'étais complice de votre infamie et que vous en avez menti !

— Monsieur !

— Oui, monsieur, vous allez confesser ici, devant tous, que c'est aujourd'hui la première fois que vous me voyez, où je vous soufflette.

— Laissez-moi tranquille, je n'ai pas affaire à vous.

— C'est bien reprit Lucien.

Et sans autre explication, il leva la main et une double gifle tomba sur le visage blême du Prussien, qui, ivre de colère, prit sur une table à sa portée un bock garni d'une anse et allait à son tour en frapper son agresseur ; mais son ami Muller qui, aux premiers mots de Lucien, avait prêté l'oreille, paralysa son mouvement en lui prenant le bras.

— Un moment, s'écria-t-il, il faut d'abord s'expliquer.

— Expliquer quoi ? fit Schlosser, des soufflets, à moi !

— Oui, monsieur a raison ; je donnerai toutes les explications qu'il vous plaira à vos témoins, et vous vous entendrez avec les miens qui sont M. le commissaire de police de votre quartier et M. le procureur de la République. Voici mon adresse.

Et, jetant une carte au nez de Schlosser, le jeune homme partit.

— Oh ! s'écria le marchand de produits chimiques, ça ne se passera pas de la sorte, et je vais. . .

— Vous allez sortir avec moi, lui dit Muller en le regardant bien face, cela vous calmera.

— Mais. . .

— J'ai besoin que vous m'accompagniez jusqu'au chemin de fer de l'Est ; ma femme revient ce soir par le train de dix heures, et en attendant, continua-t-il en le regardant d'une certaine façon, vous me donnerez quelques renseignements sur une affaire que vous connaissez.

— Ah ! je ne suis pas en train de causer d'affaires.

— Vous vous y mettrez, monsieur Schlosser, venez.

Et, sans plus tarder, il prit son chapeau accroché à une patère et du geste montra le chemin à son compagnon, qui n'essaya pas davantage de résister.

Muller avait grandement le désir de savoir à quoi s'en tenir sur le véritable motif qui avait poussé M. Lucien Chatenay à gifler Schlosser ; il avait reçu la veille un télégramme de sa femme l'informant de son retour immédiat, alors qu'elle devait passer quelques jours à Strasbourg, et il commençait à craindre d'avoir agi un peu légèrement en achetant et en payant deux mille francs un document dont l'origine paraissait être suspecte.

— Oh ! se dit-il en lançant sur Schlosser un mauvais regard, si le gueux m'a fourré dedans, malheur à lui !

Et il l'interrogea d'une façon qui ne permettait pas de répondre évasivement.

— Je veux savoir la vérité, et vous allez me la dire, fit-il.

Schlosser avoua qu'il ne tenait pas le fameux papier contenant la recette de la nouvelle poudre de M. Chatenay en personne, mais d'un ami de celui-ci dont il était sûr, et il jura qu'il était parfaitement innocent de toute idée de tromperie.

— Quel est le nom de cet ami ? demanda Muller.

— J'ai donné ma parole de ne pas le révéler.